

METROPOLITAN FILMEXPORT

présente

Une production Davis Films, Kador & Place du Marché

Un film de Caroline Fourest

# SŒURS D'ARMES

**Dilan Gwyn  
Amira Casar  
Camélia Jordana  
Esther Garrel  
Maya Sansa  
Nanna Blondell  
Noush Skaugen**

Scénario : Caroline Fourest

Un film produit par Léo Maidenberg, Jad Ben Ammar  
Produit par Samuel Hadida

**Durée : 1h50**

**Sortie nationale : 9 octobre 2019**

Notre portail est à votre disposition.  
Inscrivez-vous à l'espace pro pour récupérer le matériel promotionnel du film sur :  
[www.metrofilms.com](http://www.metrofilms.com)

**Distribution :**  
**METROPOLITAN FILMEXPORT**  
29 rue Galilée - 75116 Paris  
Tél. 01 56 59 23 25  
Fax 01 53 57 84 02  
[info@metropolitan-films.com](mailto:info@metropolitan-films.com)

**Relations presse :**  
**GUERRAR AND CO**  
Hassan Guerrar  
57, rue du Faubourg Montmartre  
75009 PARIS  
[guerrar.contact@guerrarandco.com](mailto:guerrar.contact@guerrarandco.com)

**Relations presse internet :**  
**OKARINA**  
Manon Monguillon  
33, rue Madame de Sanzillon – 92110 Clichy  
Tél. : 01 56 21 19 15  
[manon@okarina.fr](mailto:manon@okarina.fr)

# SYNOPSIS

Deux jeunes Françaises, Kenza et Yaël, rejoignent une brigade internationale partie se battre aux côtés des combattantes Kurdes. Leur quête croise celle de Zara, une rescapée Yézidie. Issues de cultures très différentes mais profondément solidaires, ces Sœurs d'Armes pansent leurs blessures en découvrant leur force et la peur qu'elles inspirent à leurs adversaires.

# ENTRETIEN AVEC CAROLINE FOUREST

## **Pourquoi avoir ressenti le besoin — l’urgence — de passer du documentaire à la fiction ? Pourquoi aujourd’hui ?**

Je trouvais ce sujet tellement épique... Dans cette guerre, au cours d’une même vie, des femmes sont passées du sommet de l’oppression — être vendues comme esclaves sexuelles — au sommet de la puissance : prendre les armes pour se venger de leurs bourreaux. Je ne crois pas qu’une guerre ait connu une telle apogée. Comment ne pas avoir envie d’une épopée plus cinématographique ?

## **Aviez-vous des envies de cinéma depuis longtemps ?**

Depuis toujours. J’ai réalisé un court-métrage il y a quinze ans, après avoir reçu le Prix du Scénario dans un festival, mais j’étais trop absorbée par mes activités d’essayiste et de réalisatrice de documentaire pour me lancer. Et puis, je redoutais un peu le rapport du monde du cinéma aux femmes. Elles ont tellement été objectivées. Je pensais que je n’y trouverais pas ma place. Preuve que les mentalités évoluent, j’arrive dans cet univers avec un film de guerre féministe. Je ne sais pas si SCEURS D’ARMES aurait été possible il y a encore cinq ans. Pour y arriver, il a aussi fallu que je m’y autorise, que je prenne le temps de m’extraire de l’actualité pour m’y consacrer... Le 7 janvier 2015 a servi de déclic.

## **En quoi le 7 janvier 2015 a-t-il été ce tournant qui vous a décidé à passer au cinéma ?**

J’étais assaillie d’émotions qui débordaient largement du cadre très contenu dans lequel j’interviens d’habitude. Lorsque je travaillais à *Charlie Hebdo*, j’adorais côtoyer la folie créative de mes camarades dessinateurs. On se partageait les rôles. À eux, l’image qui frappe. À nous, les rédacteurs, le fait de mettre les légendes... Après le 7 janvier, je n’arrivais plus à me satisfaire des légendes. J’avais besoin de créer. J’étais traversée par des sentiments contradictoires qui ne pouvaient plus se contenter d’être sagement et poliment exposés. Peu avant sa mort, Charb parlait beaucoup de s’engager aux côtés des combattantes du Kurdistan. Elles le fascinaient. J’ai ressenti cet appel, très fortement, après son assassinat et celui de mes camarades. Réaliser ce film m’a permis de trouver un moyen plus créatif de répondre à ce drame.

## **En quoi réaliser ce film vous a-t-il soulagée ?**

J’ai toujours en tête le bruit des balles des kalachnikovs des frère Kouachi, enregistrés par une équipe de journalistes cloîtrés près des bureaux de *Charlie*. Jouer avec ce bruit, dans un film où je peux mettre en scène des djihadistes qui tombent à

terre, tués par des femmes, puis se relèvent en rigolant, c'est une façon de ne pas oublier, et peut-être aussi de se soigner.

### **Pourquoi avoir choisi de vous attacher au drame des Yézidis ?**

Parce qu'il concentre tous les drames de notre époque et tous les sujets qui m'agitent depuis plus de vingt ans : la question des femmes et celle du fanatisme. C'est un génocide tout récent, août 2014, mais ce qui s'est joué là-bas rappelle le pire du XXème siècle. Les hommes Yézidis ont été abattus, les femmes tuées ou violées collectivement. Les plus jeunes ont été déportées comme esclaves sexuelles. Certaines se sont échappées. D'autres se sont engagées comme soldates. Elles ont vu d'autres femmes, parfois leurs sœurs, s'engager pour se venger. Ce renversement inouï, le fait de passer de victime à guerrière, est au cœur du film.

### **La trajectoire de Zara s'inspire-t-elle d'une histoire en particulier qui vous a frappée, ou est-elle la synthèse fictionnelle de plusieurs récits qui vous ont marquée ?**

C'est une synthèse, librement inspirée de plusieurs récits et de plusieurs rencontres. De nombreuses Yézidis ayant réussi à s'échapper ont décrit ce qui leur est arrivé après la razzia de Sinjar : les processus de tri, de déshumanisation, la vente en fonction de leur âge et de leur virginité, l'avidité des acheteurs et leur violence. Malgré tout, j'avais envie que Zara soit une artiste, en hommage à *Charlie* et au fait de répondre à l'horreur par le dessin. Je pensais avoir un peu enjolivé. Mais par le plus grand des hasards, la première jeune femme Yézidi que j'ai rencontrée dans un camp de déplacés en Irak, Meriem, peignait... Des tableaux qui racontent la déportation, le génocide, et même la pendaison d'une survivante qui vivait dans une tente juste à côté.

### **Comment vous êtes-vous documentée ?**

Je suis allée trois fois au Kurdistan Irakien, avant, pendant et après la reprise de Mossoul. Grâce à un ami reporter de guerre qui vivait là-bas, Jérémy André, j'ai pu rencontrer à la fois des survivantes et des combattantes de toutes les tendances : Peshmergas, PAK, YPJ... Notre fixeur Yézidi, Shahin, avait lui-même survécu au génocide de 2014. Il a porté sa mère sur ses épaules pour se réfugier dans la montagne. Il est mort en essayant de sauver une petite fille arabe à Mossoul. J'ai donné son prénom au frère de Zara dans le film.

### **La violence de l'irruption des djihadistes dans le village de Zara rappelle l'arrivée des SS dans les villages de la France occupée...**

C'est ce qui m'a frappée en écoutant les premiers récits sur ce qui s'était passé à Sinjar : la méthode de tri et de déportation de Daesh, d'une violence inouïe, mais aussi froidement administrative, où tout était fait pour tuer et trier de la façon la plus efficace. Je voulais un mode narratif qui insiste sur cet aspect totalitaire, moins connu que l'aspect primitif et cruel de l'organisation.

## **La manière dont les hommes de Daesh filment toutes leurs exactions évoque aussi l'obsession des nazis à filmer leurs horreurs.**

Tous les totalitaires sont fiers de leurs méfaits. Une partie de leur propagande consiste à affirmer leur toute-puissance par l'image. Ils prennent d'ailleurs souvent leur envol grâce à une révolution technologique. Hitler avait compris mieux que quiconque l'intérêt du documentaire et des actualités filmées. Daesh a compris comment frapper les esprits et endoctriner grâce aux réseaux sociaux. Les journalistes peinent à défaire ces images, pensées pour terroriser. À chaque attentat, jusqu'à une prise de conscience récente, les photos des tueurs tournaient en boucle, au point de devenir plus célèbres que leurs victimes. Les vrais héros de cette guerre, les combattants Kurdes ou les volontaires internationaux, ne sont pas aussi connus. C'est aussi pour cela que je voulais ce film. Pour leur donner un visage. Les djihadistes ont Internet, mais ils n'ont pas le cinéma. C'est un art bien trop créatif pour eux.

## **D'autres cinéastes ont eu envie de traiter ce sujet, mais l'ont fait très différemment...**

Et c'est très bien ! J'espère qu'il y aura des dizaines de films pour raconter cette guerre, au moins autant que sur la guerre du Vietnam. D'autant qu'elle est vraiment particulière. Elle a été le théâtre de scènes dignes de la mythologie ancienne. Sur le front, les rois de la virilité fanatique étaient terrorisés à l'idée d'être tués par des femmes... Vous vous rendez compte de la portée de ce renversement iconographique ?

## **Ce n'est donc pas un mythe ?**

Pas du tout. Au début, moi aussi, j'ai cru que c'était exagéré. Mais j'ai rencontré des combattantes qui m'ont raconté des scènes de guerre où leur simple cri de femmes — des lilis qui ressemblent à des youyous— terrorisait vraiment leurs adversaires. Les fanatiques sont par définition très superstitieux. A partir du moment où ils ont commencé à croire qu'être tué par une femme les privait de paradis, ils ont réellement paniqué. Leur haine des femmes et de la raison s'est retournée contre eux.

## **Avez-vous rencontré d'anciens djihadistes pour ce film ?**

En quinze ans, j'ai interviewé des islamistes de toutes tendances. Les daéchiens sont bien sûr moins faciles à approcher, mais des journalistes ont pu filmer des prisonniers de guerre qui livrent beaucoup de détails sur leur mode de vie et leurs croyances. Une équipe anglaise a interviewé un prisonnier djihadiste qui a volontiers admis, devant une jeune survivante, avoir violé plus d'une centaine de femmes Yézidis. Certains achetaient des enfants. Le personnage d'El Britani, le djihadiste anglais qui achète Zara, s'inspire en partie de Jihadi John, un bellâtre né en Angleterre parti faire le djihad en Syrie. Celui de Nadia, sa femme, est tiré de plusieurs récits de jeunes femmes ayant rejoint le "sham" après s'être fait draguer

sur Internet. Toutes croyaient qu'elles auraient la belle vie en Syrie, un peu comme des colons qui pensent avoir trouvé une terre où ils auront tous les droits.

**Ce qui frappe et ce qu'on l'on n'attendait pas, c'est que votre film adopte un point de vue introspectif de chacune des deux sphères : l'intimité du djihadiste anglais qui achète Zara comme la vie intime des combattantes kurdes....**

J'ai l'habitude de me glisser facilement dans la psychologie des personnages que j'étudie, y compris s'ils sont à l'opposé de moi. Je n'ai aucun mal à comprendre leurs motivations et leur cohérence. D'habitude, ce sont des détails que je dois taire pour écrire des essais plus cliniques, qui ne tombent pas dans la psychologisation. En fiction, c'est le contraire : je peux m'en servir pour entrer dans l'intimité de tous mes personnages, qu'ils soient du bon ou du mauvais côté de la barricade. Au cinéma, même les méchants doivent être complexes. Sinon, c'est ennuyeux. Quand on écrit, on met une part de soi dans chaque personnage, même les plus affreux.

**Justement, comment s'est déroulée l'écriture ? Beaucoup d'éléments narratifs ont-ils évolué entre l'écriture et le tournage ?**

J'étais tellement habitée par toutes ces histoires que la première trame est venue très vite. Elle ne demandait qu'à sortir. Je voulais aller vérifier mes hypothèses sur place, en Irak, puis reprendre mon scénario à l'issue de ce premier voyage. Quasiment tout ce que j'avais écrit tenait la route. Je suis revenue avec des anecdotes et mille nouveaux détails supplémentaires. Mon défi n'a pas été d'écrire, mais de retrancher le trop plein d'informations que j'avais et auxquelles personne n'aurait cru si je les avais mis tels quels dans le scénario. La matière était d'une telle richesse que j'ai dû énormément couper, y compris pendant le tournage. Mais au final, toutes ces coupes ont servi l'histoire et nous n'avons manqué d'aucune image pour la raconter avec l'ampleur que je souhaitais dès le départ.

**Il y a même des plans que vous êtes allée tourner au Kurdistan...**

Au départ, je voulais y tourner tout le film ! Nous avons même convaincu des agents de comédiens et les assurances que nous pouvions être en sécurité en zone kurde, même à 80 kilomètres de Mossoul, alors occupé par Daesh... Mais après l'annonce d'un référendum sur l'indépendance, il devenait évident que la situation serait instable. L'aéroport d'Erbil a longtemps été bloqué par mesure de rétorsion par le gouvernement irakien : c'était injouable. Nous avons tourné l'essentiel du film au Maroc, où les équipes sont formidables et où se tournent la plupart des grands films de guerre américains sur l'Irak. Mais au milieu du montage, je suis allée tourner des plans et une scène au Kurdistan, en mode reportage, avec une équipe réduite au maximum. J'ai enregistré des sons, sur des bases militaires et dans un camp de réfugiés, pour enrichir les ambiances du film. Pour la prise de vue, nous avons engagé un droniste et un chef opérateur le temps de tourner les plans que nous voulions insérer dans le montage.

## **Avez-vous été aidée par les autorités locales ?**

Le gouvernement du Kurdistan irakien nous a tout ouvert. Sans demander à lire le script alors qu'il porte sur le sujet sensible du génocide Yézidi. J'avais comme premier assistant un colonel qui a participé à la reconquête de Mossoul, ce n'est pas tous les jours ! Avec son aide, les peshmergas ont mis à notre disposition des combattants et des combattantes ainsi qu'un convoi de 24 véhicules blindés qui donne une ampleur et une force incroyable au film.

## **L'une des scènes marquantes du film montre de vraies combattantes que vous avez filmées en Irak.**

C'est un moment où l'on découvre tout le camp militaire kurde. Je voulais profiter de ce moment de respiration pour rendre hommage aux vraies combattantes. À l'origine, je pensais faire venir d'authentiques bataillons sur le tournage : des filles du PAK (des Kurdes d'origine iranienne) et des combattantes Yézidis engagées chez les Peshmergas. Mais nous n'avons jamais réussi à leur obtenir un visa. Du coup, on a décidé de les filmer au Kurdistan puis de les insérer a posteriori dans la scène. Il a fallu imaginer des raccords ciel et des filets camouflages, mais ça marche. Et ça m'émeut à chaque fois de les voir apparaître ainsi dans le film. Leurs visages en disent tellement long. Sur ce qu'elles ont vu et vaincu.

## **Y a-t-il d'autres clins d'œil à la réalité ?**

Il y en a plusieurs. Je voulais les insérer dans une grammaire cinématographique très encadrée. Que ce soit par une vitesse à part, ou en les encadrant, dans des écrans ou des affiches. La télévision du père, au début du film, diffuse de vraies images de djihadistes ayant attaqué Sinjar. Les posters des martyrs dans le dortoir de la brigade sont de vraies combattantes mortes au combat. "Mother Sun" raconte leur vraie histoire... Lorsque Kenza raconte l'histoire d'une jeune femme assassinée par les islamistes en Algérie, c'est une vraie histoire et une vraie photo. Celle de Katia Bengana. Son père m'a donné l'autorisation de l'utiliser. J'aime l'idée que des spectateurs vont voir ce film comme un spectacle avant de réaliser, après coup, ou en le revoyant, que le plus irréel ou cruel était vrai.

## **La communauté formée par les combattantes évoque les idéaux utopistes des années 70.**

Là non plus, je n'invente rien. Cet idéal existe. Au Rojava, au cœur de l'enfer Syrien et du Moyen-Orient, des Kurdes tentent d'édifier un État laïque, social, respectueux de l'égalité hommes-femmes. Avec toutes les qualités et les défauts des grands mouvements utopistes. Des femmes du monde entier, des Canadiennes, des Espagnoles, des Israéliennes et des Franco-maghrébines sont réellement parties combattre aux côtés des Kurdes pour défendre cet idéal menacé par les djihadistes. On nous dit que les utopies sont mortes, que les jeunes ne croient à rien. C'est faux. On parle tout le temps de ceux qui se sont engagés pour faire le djihad. En face, des centaines de jeunes sont morts pour sauver un idéal à l'opposé de cette idéologie mortifère.

**On ne peut s'empêcher de faire le parallèle entre les deux pôles qui, chacun à leur manière, attirent des combattants du monde entier – l'un tourné vers la lumière, l'autre vers les ténèbres...**

C'est la réalité de cette guerre. Elle rappelle par certains égards l'engagement des volontaires antifascistes pendant la guerre d'Espagne que raconte si bien LAND AND FREEDOM. Le sujet est proche. Mais voir des femmes qui se battent est encore plus révolutionnaire que de voir des hommes faire la guerre.

**Les scènes de combat sont particulièrement épiques et en même temps d'une extrême précision. Comment les avez-vous chorégraphiées ?**

Pour la bataille des pick-up, le schéma était très précis : je voulais une bataille qui ressemble un peu au tournoi des chevaliers, avec des voitures qui se croisent et tentent de toucher l'adversaire... L'irruption d'un "Mad Max", ces voitures transformées par Daesh pour résister aux balles, et qu'ils appellent vraiment comme ça sur le front, est à la fois un clin d'œil à ce film de légende et au réel.

Nous avons utilisé un "Mad Max" qui a été reproduit à partir d'un modèle d'origine réellement saisi à Daesh par les Peshmergas. Pour les autres combats, il a fallu beaucoup chorégrapier sur place, avec l'aide de notre équipe de cascadeurs qui a été formidable. On devait tout orchestrer en deux heures maximum avant le "prêt à tourner". Je me souviens d'une scène très dure, celle de l'assaut final, où je devais mettre en place 200 figurants, 40 cascadeurs, et 8 assaillants en leur disant à chacun qui tue qui, qui tombe à terre, sans parler de multiples rebondissement impliquant un enfant et l'une de nos comédiennes... Il a fallu imprimer un rythme un peu infernal à toutes les équipes, qui étaient fatiguées. Nous étions à la fin du tournage, il faisait chaud, c'était le Ramadan. Mais nous l'avons fait. Nous l'avons mis en boîte en une journée. Dans ces moments-là, la dévotion des équipes est capitale.

**Parlez-nous du casting. Comment avez-vous trouvé ce mélange d'acteurs français et internationaux ? Quels étaient vos critères ?**

Pour la brigade, nous l'avons fait nous-même, sans directeur de casting. On contactait les agents et on demandait des essais vidéo. Chaque personnage a une personnalité très marquée. Je cherchais tout simplement la personne qui me semblait leur correspondre le mieux. Et bien sûr, tous devaient impeccablement parler anglais, qui est la langue du film.

**Comment avez-vous trouvé Dilan Gwyn qui joue Zara ?**

J'ai simplement tapé sur Internet "comédienne kurde" et après des pages et des pages je suis tombée sur une photo et un *showreel* de Dilan. Elle n'avait pas joué beaucoup de rôles, elle était à l'affiche d'une série pour adolescents, *Beyond*, mais il était évident qu'elle crevait l'écran. Elle a beaucoup de talent, un regard qui porte le film, et elle s'est beaucoup investie dans ce rôle. Sa mère et son père sont kurdes. Son père était même un journaliste-poète très connu, qui s'est beaucoup battu pour



la cause kurde avant de mourir en exil. Ce film est bien plus qu'un rôle pour elle. Une façon d'être fidèle à son père.

### **Et pour les acteurs français, vous saviez qui vous vouliez ?**

Oui, le casting français était assez évident. Quand j'ai compris que Camélia Jordana jouait aussi bien la comédie qu'elle chantait, bien avant la sortie et le succès du BRIO, il était absolument évident qu'elle serait Kenza. Nous nous sommes rencontrées à Cannes grâce à mon producteur. Je lui ai dit : "Je sais déjà que tu es courageuse. Mais là je te propose de jouer une franco-algérienne laïque qui rejoint les Kurdes pour tuer des djihadistes et accessoirement elle se rapproche d'une franco-Israélienne... Ça va aller ?" Elle a éclaté de rire et elle m'a dit "J'adore ! Je veux !" Elle a lu le script et elle a bousculé son planning pour nous. C'est une vraie force de l'avoir dans le film. Tout comme Amira Casar, que je rêvais de voir dans un rôle comme celui-ci, très inattendu pour son public. Je savais qu'elle serait démente en cheffe kurde. Et elle l'est. J'ai adoré mettre en scène Esther Garrel dans un film de guerre ! D'habitude, les comédiens des films d'action sont un peu plastiques, un peu trop lisses. Le pari était de mettre d'excellents comédiens, au jeu profond, dans des situations d'action. Pour obtenir ce résultat hybride : un film de guerre intimiste.

### **Comment s'est passé le casting des djihadistes ?**

C'est tellement drôle à faire... Pour El Britanni, je voulais Mark Ryder, que j'avais trouvé formidable en Cesare Borgia. J'aimais l'idée de le voir insuffler un peu de folie, de perversité, à mon djihadiste. Mark a été impressionnant dès sa première journée de tournage. Le fait qu'il soit plutôt beau, et non repoussant, ajoute de la complexité et un peu de mystère à ce personnage. Pour les autres, l'essentiel des djihadistes a été recruté avec l'aide de nos équipes marocaines. L'un d'eux avait été retenu en raison de sa ressemblance avec Al Baghdadi, le leader de Daesh. Son beau-frère travaillait dans notre équipe. Il est arrivé avec un pantalon que portent les salafistes, un tampon sur le crâne. J'ai compris qu'il n'était pas du tout acteur mais bien salafiste. Son téléphone s'est mis à sonner en chantant des versets du Coran. Mais il avait dans les yeux une lueur très sympathique. Je connais bien les islamistes. Je pouvais mettre ma main au feu que celui-là n'était pas politique et pouvait s'amuser avec nous. Je lui ai demandé s'il avait un problème à jouer avec des femmes, à les attraper s'il le fallait pour une scène : nous l'avons testée avec Aziza, la responsable de casting, et il était tout simplement parfait.

### **Parlez-moi de l'entraînement des acteurs. Avez-vous eu recours à des consultants militaires ?**

Tout au long du film, j'ai consulté Patrice Franceschi, un ami qui a combattu à Raqqa avec des combattantes Kurdes. Il est venu quelques jours sur le tournage et il a supervisé les plans du camp militaire que nous avons reproduit. Les actrices sont arrivées avant le début du tournage pour un *bootcamp*. Nos chefs cascadeurs, notre armurier, les ont entraînées physiquement et au tir. Elles avaient aussi eu une session de tir à l'école militaire de Paris. Mais c'était court. Nos comédiennes ont dû

se mettre dans le bain très vite. Et sans râler car à quelques centaines de kilomètres de là, de vraies combattantes mourraient pour de vrai...

### **Comment les avez-vous dirigés ?**

Je leur ai envoyé de très nombreuses vidéos de combattantes, j'insistais pour qu'elles travaillent leur posture, leur puissance. Les garçons jouent naturellement avec les armes, comme des gosses. C'est loin d'être aussi évident pour des comédiennes, habituées à travailler plutôt leur féminité. J'ai tenté de contrarier leur bonne éducation ! Elles ont fini couvertes de bleus, exténuées, mais elles l'ont fait. Chacune m'a donné exactement le personnage que j'espérais et parfois l'ont amélioré. C'est le plus joli cadeau que l'on puisse faire à un metteur en scène.

### **Quelles étaient vos options de mise en scène ?**

Pour des raisons de production et de planning décalé, Stéphane Vallée, mon directeur photo, est arrivé tardivement en préparation, mais nous avons tout de suite incroyablement bien fonctionné. Instinctivement, nous avons les mêmes goûts. Il a été très soulagé quand je lui ai expliqué que je voulais un film très découpé, avec des plans très larges – des grues et des drones – et d'autres très serrés. Il avait peur d'un long plan séquence un peu intellectuel... Sa photo est magnifique et sert formidablement l'histoire. Elle colle à ce que je souhaitais : du réalisme esthétique.

J'ai aussi pu compter pour la caméra B sur Xavier Liberman, un chef opérateur avec qui je travaille depuis presque quinze ans en documentaire. En reportage, nous avons généralement un quart d'heure pour décider où placer la caméra car le sujet que nous filmons bouge sans prévenir. Là, c'était très intense mais au moins tout le monde obéissait et on connaissait les décors à l'avance ! On s'est vraiment régalés à chercher la meilleure des manières de mettre en image cette histoire qui nous tenait tant à cœur.

### **Que souhaitiez-vous pour la musique ?**

Je voulais une musique épique et émouvante. Au fur et à mesure des essais, il est devenu évident que le violon collait aux moments les plus graves de notre histoire. J'ai beaucoup insisté aussi pour qu'on entende du Duduk, une sorte de flûte grave commune aux Kurdes et aux Arméniens, qui vous prend aux tripes et raconte si bien les génocides. Levon Minassian que j'avais entendu à un gala de charité pour les Yézidis, est venu ajouter des notes improvisés dans le film. Pour le reste, la mélodie et la beauté de cette musique originale, on les doit au talent de Mathieu Lamboley. Nous avons vraiment fait du sur mesure, parfois à l'image près. J'ai même réalisé un deuxième rêve avec ce film : écrire des paroles pour deux titres que Mathieu a composés pour le film.

### **Notamment "Sisters In Arms" qui porte le titre du film...**

L'histoire de cette chanson est tellement à l'image de l'énergie qui nous a portés tout au long de cette aventure. Nous l'avons imaginée et enregistrée en quatre jours ! Le mix musique était fini et le mixage du film avait commencé mais nous n'avions plus d'argent pour acheter une chanson qui était prévue sur la scène de l'entraînement. J'ai rappelé Mathieu et je lui ai dit "On doit écrire un autre morceau". Ils se sont vus avec Marie Bobbie, dont la voix sublime porte le morceau de fin, ils ont écrit une mélodie, j'ai rédigé des paroles dessus et nous les avons réécrites en studio avec Marie pendant que le groupe réglait la balance... On était comme des gosses tellement l'énergie qui transpirait de ce morceau ressemblait au film. Toute l'équipe l'écoute en boucle. On l'a chantée toute une soirée au piano après notre première projection tous ensemble.

### **Avez-vous le sentiment que votre film puisse éveiller les consciences ?**

Si je n'y croyais pas, je n'aurais pas passé trois ans à vouloir à tout prix ce film. Bien sûr que j'y crois. Si ce film voyage sur tous les continents, s'il parvient à réunir autour d'un même imaginaire des Européens, des Américains, des Kurdes et des Arabes, j'aurais gagné mon pari.

### **Maintenant que vous avez mené à bien votre premier long métrage, allez-vous continuer ?**

Je souhaite réaliser des films pour le restant de mes jours. Cela ne veut pas dire que je vais arrêter d'écrire des éditos ou des essais, j'ai besoin de garder cette gymnastique intellectuelle et cette connexion avec le réel, mais clairement j'ai décidé de consacrer du temps à mes prochains projets cinématographiques. Certains sont déjà en gestation.

### **Un dernier mot sur Samuel Hadida, qui nous a quittés brusquement, et qui a joué un rôle important dans la vie de ce film...**

J'ai appris sa mort alors que j'étais sa scène préférée du film. Notre rencontre était tellement drôle. Samuel a cru en nous, alors qu'il ne savait rien de mon parcours et rien de moi. C'est le scénario, mes scènes d'action et notre énergie qui l'a convaincu. Cela ne m'a pas étonnée d'apprendre qu'il avait donné sa chance à un script de Tarantino, TRUE ROMANCE, alors que Tarantino n'était pas connu et simple patron de vidéo club. Il marchait à l'instinct, au coup de cœur. Il savait prendre des risques comme peu de distributeurs le font encore. Il a compris notre ambition et nous a donné les moyens de faire le film que nous voulions : un film engagé mais un vrai film d'action.

# ENTRETIEN AVEC DILAN GWYN

## **Comment êtes-vous arrivée sur le projet ?**

Quand mon agent a reçu le scénario, elle m'a dit que c'était une histoire extraordinaire et que le rôle était formidable. J'ai passé l'audition et nous avons longuement parlé avec Caroline : nous avons évoqué mon parcours, les raisons pour lesquelles je voulais participer au film et celles qui l'avaient poussée à me choisir. Elle m'a expliqué qu'elle me faisait totalement confiance parce que, selon elle, j'incarnais totalement le rôle.

## **Qu'est-ce qui vous a intéressée dans cette histoire ?**

J'ai trouvé fascinant de voir ces femmes se battre. C'est un phénomène extrêmement rare qui, à ma connaissance, n'avait jamais été abordé dans un film de fiction, même s'il existe beaucoup de documentaires sur le sujet.

## **Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?**

Zara est une jeune fille yézidie kidnappée par les djihadistes, puis qui réussit à s'enfuir et à rejoindre la brigade de combattantes kurdes. Si elle est d'abord victime, elle reprend peu à peu le contrôle sur son propre corps et devient une vraie combattante. Elle doit alors trouver le moyen de refaire surface et de ne pas laisser le traumatisme qu'elle a subi détruire sa vie.

## **Votre père était un poète kurde. Que savez-vous de la situation des Yézidis ?**

Mon père était un poète, écrivain et journaliste kurde respecté dans sa communauté. Avec ma mère, il a pu se réfugier en Suède avant ma naissance. Et même si je suis née en Suède, j'ai toujours été sensibilisée à ce qui se passait dans cette région du monde et au sort des Yézidis : comme Caroline, je suis sidérée par l'inaction de la communauté internationale. J'espère que ce film offrira une caisse de résonance à ce peuple.

## **Comment vous êtes-vous préparée au rôle ?**

J'ai passé une semaine dans un camp d'entraînement militaire et on m'a initiée au maniement d'une Kalachnikov. Je n'avais jamais vécu une expérience pareille auparavant et c'est beaucoup plus dur que ce que à quoi je pensais en découvrant le camp. Au départ, je me disais qu'il fallait simplement se faufiler à travers les pneus et grimper à la corde ! Mais c'est à la fois éprouvant et très utile pour se glisser dans la peau du personnage, d'autant qu'avant de rejoindre la brigade, Zara était très affaiblie psychologiquement et physiquement.

## **Qu'avez-vous pensé de Caroline Fourest qui signe ici son premier long métrage ?**

Dès notre première discussion, via Skype, j'ai été très impressionnée que quelqu'un comme elle, qui n'est pas de cette région, soit aussi pointue sur ce sujet. Je suis donc vraiment heureuse que ce soit elle qui réalise le film : ce n'est pas comme si elle avait été engagée pour mettre en scène le projet – c'est son bébé, sa création, et elle a mené des recherches extrêmement approfondies. Je suis également ravie qu'un film sur des femmes bénéficie d'un point de vue féminin.

## **FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE**

2019

SŒURS D'ARMES de Caroline Fourest

2018

BEYOND (série)

2014

DRACULA UNTOLD de Gary Shore

DA VINCI'S DEMONS (série)

# ENTRETIEN AVEC AMIRA CASAR

## **Pourriez-vous décrire votre personnage ?**

J'incarne la chef de la brigade et mon personnage, bien que kurde, parle anglais et a l'habitude d'encadrer des femmes de toutes nationalités. J'ai évidemment dû adopter un accent kurde, mais ce n'était pas un problème pour moi : j'ai toujours eu l'habitude de parler plusieurs langues et j'ai été formée, en France et en Angleterre, pour m'emparer des rôles qu'on me propose.

## **Que pouvez-vous nous dire sur Caroline Fourest ?**

C'est certes son premier film, mais Caroline est une journaliste engagée qui connaît parfaitement les sujets qu'elle aborde : elle a écrit des livres sur le combat des femmes kurdes et elle est allée sur le terrain. Autant dire qu'elle apporte au film son authenticité. C'est donc un film engagé qui, dans le même temps, est très émouvant et n'est pas dépourvu d'humour.

## **Qu'est-ce qui vous a plu dans le scénario ?**

C'est d'abord une histoire bouleversante qui parle d'un sujet d'actualité. Cette histoire me touche profondément parce qu'il s'agit de femmes qui ont quitté leur famille très jeunes et qui se battent, seules, contre les djihadistes : elles sont animées par une véritable foi qui les rend solaires. Elles vont au combat avec une grande générosité, comme si elles s'étaient données pour mission de sauver les femmes d'un anéantissement programmé. J'avais le sentiment qu'il y avait une urgence à raconter l'histoire de ces femmes qui ont renoncé à toute vie et qui se sont engagées – volontairement – à l'âge de 13 ou 14 ans.

## **Pensez-vous que le film puisse faire évoluer les consciences ?**

J'espère qu'il poussera la communauté internationale à se pencher davantage sur le sort de ces femmes qui se battent uniquement pour se défendre contre leurs oppresseurs. Il faudrait notamment les aider financièrement et les fournir en matériel, mais aussi faire en sorte que, tout comme les hommes, elles puissent recevoir des armes neuves et non pas d'occasion comme c'est le cas aujourd'hui.

## FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2019

SŒURS D'ARMES de Caroline Fourest

2018

AT ETERNITY'S GATE de Julian Schnabel

2017

CALL ME BY YOUR NAME de Luca Guadagnino

2016

PLANÉTARIUM de Rebecca Zlotowski

2014

SAINT LAURENT de Bertrand Bonello

VERSAILLES (série)

2011

LA VÉRITÉ SI JE MENS ! 3 de Thomas Gilou

PLAYOFF d'Eran Riklis

2008

COUPABLE de Laetitia Masson

2007

UNE VIEILLE MAÎTRESSE de Catherine Breillat

TRANSYLVANIA de Tony Gatlif

2004

PEINDRE OU FAIRE L'AMOUR d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

2002

ANATOMIE DE L'ENFER de Catherine Breillat

2001

COMMENT J'AI TUÉ MON PÈRE d'Anne Fontaine

2000

LA VÉRITÉ SI JE MENS ! 2 de Thomas Gilou

1997

LA VÉRITÉ SI JE MENS ! de Thomas Gilou

1995

AINSI SOIENT-ELLES de Patrick Alessandrin et Lisa Azuelos



# ENTRETIEN AVEC CAMÉLIA JORDANA

## **Quel est le parcours de votre personnage ?**

Kenza est française d'origine algérienne et elle décide, à un moment donné, de s'engager dans cette brigade internationale de femmes qui luttent contre les djihadistes. Elle veut apporter son aide à la communauté kurde qui est en grande détresse.

## **Qu'est-ce qui vous a intéressée chez ces femmes kurdes ?**

Elles se battent non seulement pour leur liberté, mais pour celle de toute une région du monde. Le plus frappant, c'est qu'elles incarnent la pire menace qui soit aux yeux des djihadistes qui, eux-mêmes, sont considérés comme l'un des plus grands dangers actuels. Il me semblait essentiel de mettre en lumière cet aspect des choses.

## **Qu'avez-vous pensé de Caroline Fourest comme directrice d'acteur ?**

Elle est d'une grande douceur et a su nous mettre en totale confiance car elle connaît le sujet du film sur le bout des doigts : elle est allée sur le terrain pour rencontrer ces femmes et elle s'est entretenue avec tous les témoins des événements qu'elle relate. Pendant toute une année en amont du tournage, elle nous a nourri d'une matière extrêmement riche, qu'il s'agisse de documentaires, de photos, d'articles, etc.

## **Comment vous êtes-vous préparée au tournage ?**

Je me suis entraînée avec un coach pendant environ deux mois et demi en amont du tournage. C'était assez intense parce que je tenais à être crédible devant la caméra et que je n'ai rien à voir avec le personnage ! Il ne s'agissait pas de ressembler à une armoire à glace mais d'avoir suffisamment l'air en forme physique pour, par exemple, courir sans être essoufflé. Ensuite, au début de chaque semaine de tournage, on suivait un entraînement quasi militaire. C'était à la fois exaltant et épuisant.

## **À vos yeux, pourquoi était-il important de réaliser un film comme celui-là aujourd'hui ?**

D'abord, il s'agit d'un film de guerre interprété par des femmes, ce que je n'avais jamais vu jusque-là ! Ensuite, on a l'occasion de faire connaître au reste du monde l'histoire de ces femmes et d'attirer l'attention des spectateurs sur ces combattantes qui luttent pour préserver notre liberté. À mon modeste niveau, je ne vois pas d'autre moyen de sensibiliser l'opinion à cette juste cause que de passer par le cinéma.

# FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2019

SŒURS D'ARMES de Caroline Fourest

PARENTS D'ÉLÈVES de Noémie Saglio

2018

CHACUN POUR TOUS de Vianney Lebasque

2017

CHERCHEZ LA FEMME de Sou Abadi

LE BRIO d'Yvan Attal

2015

JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya Kasmi

2014

BIRD PEOPLE de Pascale Ferran

NOUS TROIS OU RIEN de Kheiron

# ENTRETIEN AVEC ESTHER GARREL

## **Pourriez-vous décrire votre personnage ?**

Yaël est une jeune franco-israélienne qui décide de s'engager dans la résistance des femmes kurdes face aux djihadistes et quitte donc son pays sans en parler à quiconque, y compris à ses proches. Au début du film, elle pense qu'elle a été recrutée comme infirmière et, tout à coup, elle se retrouve avec une arme entre les mains et comprend qu'elle doit se battre comme les autres. Heureusement, Yaël a fait son service militaire en Israël et sait se servir d'une arme.

## **Comment vous êtes-vous préparée au rôle ?**

J'ai commencé par m'entraîner physiquement en amont du tournage. Une fois sur le plateau, on a passé une semaine dans un camp d'entraînement. C'était passionnant parce qu'on a découvert nos costumes et nos armes, mais aussi nos partenaires et les membres de l'équipe. Soudain, ce qui n'était jusque-là qu'un projet devenait concret. Et comme avec les autres actrices nous étions toutes loin de chez nous et que nous vivions ensemble pour ainsi dire, des liens très forts se sont noués entre nous au-delà du plateau.

## **Qu'est-ce qui vous a semblé le plus difficile ?**

Prendre connaissance en détail des événements que relate le scénario du film. Pour ce qui est de l'expérience du plateau, je ne suis pas quelqu'un de très sportif et l'entraînement physique a été relativement difficile. Après la semaine passé sur le camp d'entraînement, j'effectuais les exercices avec beaucoup plus de facilité.

## **Vous êtes-vous documentée sur la situation des Yézidis et des combattantes kurdes ?**

Absolument. Caroline Fourest nous a envoyé pas mal de documentaires et d'articles de presse : pour moi, c'était un véritable avantage d'arriver sur le plateau imprégnée de toute cette matière car je tenais, comme les autres actrices, à rendre visible le propos du scénario.

## **Votre personnage fait partie d'un groupe très solidaire. Est-ce une valeur importante à vos yeux ?**

J'ai beaucoup aimé l'idée d'accomplir quelque chose au sein d'un groupe. J'ai adoré faire partie de ce collectif de filles qui se battent pour défendre un idéal de liberté. Surtout, nous avons dû, en tant que comédiennes, travailler ensemble, comme les combattantes de nationalités diverses regroupées au sein de la brigade. Il y avait donc comme un effet de miroir entre le scénario et notre expérience sur le plateau.

**Parlez-moi de vos rapports avec Caroline Fourest.**

Quand j'ai fait sa connaissance, elle m'a beaucoup parlé de son engagement. Elle insuffle énormément de passion à son projet et elle sait vous la transmettre. C'est une vraie chef d'orchestre qui emmène ses troupes avec elle et qui fonctionne de manière collective.

## **FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE**

2019

SŒURS D'ARMES de Caroline Fourest

2018

CALL ME BY YOUR NAME de Luca Guadagnino

THE GREAT PRETENDER de Nathan Silver

L'AMANT D'UN JOUR de Philippe Garrel

2017

THIRSTREET de Nathan Silver

2016

L'ASTRAGALE de Brigitte Sy

2014

LA JALOUSIE de Philippe Garrel

2013

CAMILLE REDOUBLE de Noémie Lvovsky

JEUNESSE de Justine Malle

2011

17 FILLES de Muriel et Delphine Coulin

L'APOLLONIDE – SOUVENIRS DE LA MAISON CLOSE de Bertrand Bonello

2008

LA BELLE PERSONNE de Christophe Honoré

# FICHE ARTISTIQUE

Zara .....	DILAN GWYN
La cheffe kurde .....	AMIRA CASAR
Kenza .....	CAMÉLIA JORDANA
Yaël.....	ESTHER GARREL
Mother Sun .....	MAYA SANSÀ
American Sniper .....	NANNA BLONDELL
Lady Kurda .....	NOUSH SKAUGEN
Al Britani.....	MARK RYDER
Le colonel kurde.....	KORKMAZ ARSLAN

# FICHE TECHNIQUE

Scénario et réalisation .....CAROLINE FOUREST  
Un film produit par ..... LÉO MAIDENBERG  
JAD BEN AMMAR  
Produit par SAMUEL HADIDA  
Coproducteur DOMINIQUE ROMANO  
Producteur exécutif VICTOR HADIDA  
Coproducteurs exécutifs LEON EDERY & MOSHE EDERY  
Directeur de la photographie..... STÉPHANE VALLÉE  
Directrice artistique ..... FIAMMETTA VENNER  
Chef monteuse..... AUDREY SIMONAUD  
Chef costumière ..... EMMA BELLOCQ  
Compositeur ..... MATHIEU LAMBOLEY  
Son ..... MIGUEL REJAS  
SÉBASTIEN MARQUILLY  
NILS FAUTH  
Directeur de production ..... BENOÎT PILOT